

Les peurs de Hollywood. Phobies sociales dans le cinéma fantastique américain [Laurent Guido (sous la dir. de)]

Autor(en): **Pithon, Rémy**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **58 (2008)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

einem Aufgehen in der Gemeinschaft, dessen Alternative nur das Scheitern sein kann, führe hier zu einem Selbstverständnis, welches das Leben als Kampf und die Welt als martialischen Schauplatz versteht.

Durch die ideengeschichtliche Argumentation der Beiträge erscheint das amerikanische Weltordnen als eine geradezu zwingende Konsequenz tradierter Denkfiguren. Dabei sollte nicht übersehen werden, dass der Handlungsspielraum oft nicht vorgegeben ist, sondern im Hier und Jetzt definiert wird. Die derzeitigen, plumpen Bewegungen des 800-Pfund-Gorillas – wie Andrei S. Markovits in seinem Beitrag die USA apostrophiert – sind allerdings so wenig konsistent wie das Denken mancher Amerika-Kritiker. Denn: Lehnt man sich mit dem Herausgeber an die Moderne-Forschung an, welche im Antiamerikanismus eine weltanschauliche Reduktion von Komplexität sieht, verfügen nicht nur die Anti-Amerikaner, sondern beide Lager über ihre jeweiligen Projektionsflächen für die «Pathologien einer komplexen Welt». In diesem Punkt findet dann auch die Synchronisierung des politisch rechten und linken Lagers statt, auf die der Historiker Dan Diner schon vor Jahren hinwies und wie sie in europäischen Ländern auch zu beobachten ist. Deren am National- und Wohlfahrtsstaat orientierten Wirtschaftsprogramme sind in der Tat protektionistisch und stützen die Thesen des amerikanischen Historikers Harold James, der im vorliegenden Band den europäischen Antiamerikanismus nicht zuletzt als eine Reaktion auf die zunehmende Globalisierung beschreibt. James sieht die US-amerikanische Wirtschaft als ein Erfolgsmodell für Nachahmer, und die von ihm genannten Beispiele dokumentieren für Europa ein ständiges und andauerndes Lernen vom amerikanischen Wirtschaftsleben. In seiner Diktion stehen die USA denn auch für eine «liberale und offene Weltwirtschaft»; die Amerika-Kritiker hingegen würden gegen die «offene Weltgesellschaft» reagieren.

«Liberal» und «offen» indes wären strittige Diskussionspunkte, wie andere Argumente auch in diesem Band. Die Beiträge wahren ihren Vortrags-Charakter, und dass Einiges erst angedacht scheint, lädt in besonderem Mass zum kritischen Mit- und Nachdenken ein. So hebt man auch im letzten, engagierten Beitrag von Andrei S. Markovits wiederholt den Finger, um im nächsten Satz bereits wieder zustimmend zu nicken. Der Politologe bezeichnet einzelne Spielarten des europäischen Antiamerikanismus zu Recht als salonfähigen Rassismus, und er ist dementsprechend irritiert über die Gelassenheit, mit der dieser milieuunabhängig hingenommen wird und unwidersprochen bleibt. Vor dem Hintergrund eines sich konstituierenden Europas misst Markovits dem Antiamerikanismus eine politisch punktende, identitätsstiftende und auf der emotionalen Ebene gar staatsbildende Funktion zu.

Die facettenreiche *folie à deux* zwischen beiden verschwisterten Kontinenten, das ist klar, wird in der einen oder anderen Spielart weitergehen.

Marcel Müller, St. Gallen

Laurent Guido (sous la dir. de): **Les peurs de Hollywood. Phobies sociales dans le cinéma fantastique américain.** Lausanne, éditions Antipodes, 2006 (Médias et histoire). 275 pp., ill.

Le cinéma de fiction, et tout particulièrement le cinéma fantastique, porte-t-il témoignage, si on le soumet à un décryptage adéquat, sur les tendances profondes d'un certain corps social à un moment donné de son évolution? La question a déjà fait l'objet de discussions nombreuses et nourries, en particulier dès la parution en

1947 du grand livre de Siegfried Kracauer, *From Caligari to Hitler*. Les chercheurs ont manifesté un intérêt marqué pour le cinéma américain, peut-être parce qu'il est celui d'un immense pays, mais surtout parce qu'une sévère emprise sociale, morale et juridique aurait limité l'expression explicite de fantasmes, de craintes ou de pulsions, et les aurait refoulés dans une métaphore fictionnelle.

C'est à quelques aspects de cette vaste question qu'est consacré l'ouvrage de Laurent Guido et de la dizaine de collaborateurs qui ont travaillé sous sa direction. Dans son chapitre introductif, Laurent Guido insiste avec raison sur l'approche qu'il souhaite: non celle de la sociologie du cinéma, mais celle de l'histoire des représentations. Et la quatrième de couverture proclame une volonté d'«associ[er] l'analyse des films à l'histoire culturelle». A vrai dire, la plupart des études ainsi rassemblées portent plus sur la détection du sous-jacent que sur son interprétation, et que sur l'intégration de l'acquis éventuel dans la connaissance d'une époque déterminée. Ou, pour le dire en d'autres termes, on trouvera dans ce livre des éléments neufs certes, mais à l'état brut; reste à choisir ce qui relève du domaine de l'histoire, et à l'élever au statut de «document historique».

La lecture de l'ensemble des contributions donne l'impression que les collaborateurs n'ont pas tous et toujours respecté scrupuleusement les limites ou l'orientation que Laurent Guido avait souhaitées. Il est donc assez malaisé de se faire une idée synthétique et claire des résultats, ce qu'on sait être un risque inhérent à tout ouvrage collectif de ce genre. Mais cela s'explique aussi à cause de l'absence manifeste de formation d'historien dont témoignent plusieurs des collaborateurs, qui, abordant l'histoire des Etats-Unis, s'en tiennent souvent à quelques vagues références: à la fameuse «mauvaise conscience» refoulée découlant des guerres indiennes, à la guerre froide, à l'intervention au Vietnam, aux récentes attaques terroristes, voire aux options traditionnellement attribuées aux deux grands partis et à quelques présidents; en d'autres termes, à l'histoire américaine du 20^e siècle vue d'Europe, de manière passablement réductrice, et sans qu'en soit prise en compte la grande complexité. Dans cette optique, si quelques contributions sont fort prudentes, et témoignent d'une solide compétence, d'autres se révèlent méthodologiquement et scientifiquement expéditives: il ne suffit par exemple pas de distribuer les qualifications de «fascisant», de «fasciste», de «réactionnaire» ou d'«anarchis[t]e de droite» pour écrire de l'histoire. Et force est de constater que les auteurs qui se laissent aller à ces facilités sont aussi ceux dont les connaissances et la fiabilité apparaissent les plus fragiles.

Réticences d'historien devant un livre qui se révèle par ailleurs fort riche. D'abord par une très vaste connaissance des travaux américains dont il prend très honorablement la suite. Et aussi par la diversité des approches, même si elle est parfois assez déroutante pour qui est quelque peu réservé sur le recours insistant à Freud, à Lacan ou aux *gender studies*. L'amateur de cinéma fantastique, de films d'horreur ou de films-catastrophe sera comblé, spécialement s'il s'intéresse à la production américaine des trente dernières années, qui font l'objet de la grande majorité des contributions, quand bien même la période prise en considération est longue: du début des années 30 jusqu'à nos jours, les années 40 restant cependant peu présentes. Les travaux les plus stimulants pour l'esprit et les plus convaincants sont cependant ceux qui concernent deux classiques des années trente, sur lesquels on croyait que tout avait été dit et écrit: *The Invisible Man* (James Whale, 1933), à propos duquel Laurent Guido se livre à une analyse extrêmement fine de l'utilisation d'une «voix sans corps»; et *King Kong* (la version de 1933, due à Merian C.

Cooper et Ernest B. Schœdsack), auquel François Bovier consacre une étude passablement jargonnante, mais riche de propositions de lecture, sur la base d'un examen critique très documenté des multiples interprétations que le film a suscitées dans le passé.

Sur un plan plus général, on peut regretter que quelque chose d'essentiel n'ait pas été abordé. Dans son introduction, Laurent Guido cite (p. 8) une affirmation, effectivement fondatrice, de Kracauer: «Les films fantastiques reflètent spontanément certaines attitudes symptomatiques du malaise collectif»¹. Mais deux éléments de cette formule sont pour le moins discutables: la notion de «reflet» reste conceptuellement assez vague; quant au caractère «spontané» du processus, il semble exclure toute intentionnalité, ce qui est très limitatif, et souvent inexact. Mais peut-être la prudence avec laquelle ces deux débats ont été évités dans le livre est-elle justifiée par le souci de ne pas donner à une discussion théorique une place excessive. Encore eût-on souhaité que cela fût au moins signalé.

On le voit: malgré les réserves que peut faire celui qui, tout en étant grand amateur de films et historien impénitent du cinéma, n'en reste pas moins d'abord un historien «tout court», *Les peurs de Hollywood* invite à la réflexion et à un autre regard sur la société américaine contemporaine, ses craintes, ses fantasmes et – sans doute – ses comportements collectifs. En cela, le livre apporte beaucoup, quand bien même il n'est ni le premier ni le seul du genre. Il intéresse par la diversité même des approches proposées, ouvrant ainsi de nombreuses perspectives de recherche.

Rémy Python, Allaman

Holm Sundhaussen: **Geschichte Serbiens. 19.–21. Jahrhundert.** Wien, Böhlau, 2007. 514 S., 67 Abb., 6 Tab.

Mit seiner Geschichte Serbiens im 19. bis 21. Jahrhundert präsentiert der renommierte Berliner Südosteuropahistoriker Holm Sundhaussen die Bilanz seiner jahrzehntelangen Auseinandersetzung mit Serbien: eine «vorläufige Bestandsaufnahme von zwei Jahrhunderten mit einem offenen Ende» (S. 462). Das über fünfhundert Seiten starke Buch ist eine spannend geschriebene Chronik, verwoben mit souveränen Analysen aus den Forschungsschwerpunkten des Autors. Im Mittelpunkt stehen die «Nations- und Nationalstaatsbildung und deren Konsequenzen» (S. 462). Erstmals widmet der Politik- und Sozialhistoriker deutscher Schule auch der Kulturgeschichte breiten Raum; die Historische Anthropologie bleibt unberücksichtigt.

Das Buch ist in drei Teile gegliedert. Der kurze erste Teil wirft einen Blick auf Mittelalter und Frühe Neuzeit. Der zweite Teil umfasst unter dem Motto «staatliche und nationale 'Wiedergeburt'» das «lange» 19. Jahrhundert. Eingebettet in einen kursorischen Überblick über die politische, wirtschaftliche und gesellschaftliche Geschichte von der Regierungszeit Miloš Obrenovičs bis zum Ersten Weltkrieg bespricht Sundhaussen den serbischen Nationsbildungsprozess anhand des 3-Phasen-Modells von Miroslav Hroch. Phasen eins und zwei, Gelehrtenpatriotismus und «politische Agitation einer nationalbewussten Minorität», fielen im serbischen Fall zusammen; es bestand bereits ein autonomer Staat. In Phase drei lösten die «Kriegs- und Krisenerfahrungen» der Jahrzehnte nach der Orientalischen Krise 1875 einen «integralen Massennationalismus» aus (S. 84f.). Eine ent-

1 D'après la traduction française: Siegfried Kracauer, *De Caligari à Hitler. Une histoire psychologique du cinéma allemand*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1973.